

Cocktail d'histoires à dormir debout



Bruno Pilard

Bruno Pilard

Cocktail d'histoires
à dormir debout

© Bruno Pilard, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1766-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ingrédients contenus dans ce Cocktail d'histoires à dormir debout :

Fallait-il les tuer toutes ? (*roman*)

Auquel il convient d'ajouter...
Cinq vérités à propos de l'amour :

Les coulemelles. (*nouvelle*)

La belle horloge. (*nouvelle*)

Ferrari ou la belle italienne. (*nouvelle*)

Le chat de la discorde. (*nouvelle*)

Voyage en autocar. (*nouvelle*)

Je dédie ce livre à toutes les personnes qui pensent que l'amour est plus fort que la mort, et plus particulièrement à celle qui partage ma vie.

Fallait-il les tuer toutes ?

Pour Manuel, premier goûteur de ce cocktail innovant.

On pleure les lèvres absentes
De toutes ces belles passantes
Que l'on n'a pas su retenir

Georges Brassens (Les passantes)

Les personnages de ce roman sont imaginaires.
L'histoire qui les réunit l'est aussi.

Chapitre 1 : Amand.

C'était l'heure du coup de feu, sauf qu'ici, l'heure du coup de feu c'est toute la journée ! Dans les brasseries urbaines où les français qui bossent se succèdent entre midi et quatorze heures pour avaler un *steak-frites-salade* en trente minutes, l'heure du coup de feu finit toujours par passer. À quinze heures maxi, les filles qui virevoltaient, des plateaux surchargés plein les bras, il y a encore une heure, se mettent à pousser lascivement un balai entre les chaises éparpillées. Elles ne gardent sur elles, pour toute trace de la bataille qu'elles viennent de livrer, qu'une large auréole sous chaque aisselle, preuve éphémère de leur engagement total dans la lutte quotidienne qu'impose leur métier. Tout juste quelques stigmates provisoires, vite effacés, comme des médailles que l'on porte un temps, puis que l'on oublie dans le fond d'un tiroir.

Ici, il en va tout autrement ! L'effervescence qui règne en ce lieu est permanente. De jour comme de nuit on s'active, on s'invective, on s'engage, on s'investit, on s'entraide, on se soutient, on vit à cent à l'heure et on meurt... sans envie. Ce lieu hors du commun, où l'on ne garde que l'essentiel parce qu'il n'y a pas de place pour le superflu, s'appelle très prosaïquement *Les Urgences*. Peu de chance d'y trouver une mer calme pour s'y laisser bercer. Les vagues y sont hautes et puissantes, et leur fréquence inégale, ce qui les rend encore plus effrayantes.

Ce jour là, les vagues étaient plus hautes, plus violentes, plus rapprochées encore que d'habitude...

Je m'y suis présenté d'un pas peu assuré, tenant mon bras meurtri à l'aide de celui qui était encore valide. Je m'imaginais déjà, allongé sur un lit mécanique, roulant à l'horizontale à travers des couloirs immaculés, entouré de belles infirmières aussi souriantes que prévenantes à mon égard. Ne croyez pas que je fantasmais sur un quelconque retour vers l'enfance, surprotégé par une gente féminine idéalisée. Non, tout de même pas ! Mais bon, quand on a mal, on s'accroche à ce qu'on peut pour rendre le futur un peu plus souriant... Et puis, ne rêvons pas, ça ne s'est pas passé comme ça. Mais alors, pas du tout.

Quand je vous dis que c'était le coup de feu... C'est un euphémisme ! Que je vous précise : J'ai eu la brillante idée de me fracasser l'épaule, pile pendant la canicule qui a sévi durant l'été 2003. Je roulais tranquillement, le nez au vent, sur le vieux scooter qui me permet de circuler en ville sans trop me prendre la

tête avec le stationnement, quand un crétin en camionnette s'est rabattu brutalement sous mon nez afin de tourner à droite. Bref, je me suis retrouvé par terre, et le type s'est tiré sans même ralentir. Quand je me suis relevé, j'ai bien sûr vérifié que tout fonctionnait, seulement voilà : le bras droit était douloureux. J'ai voulu tâter un peu... Aïe ! Sans doute cassé !

Le hasard ayant voulu que je sois à deux cents mètres de l'hôpital à cet instant, et en l'absence de témoin, j'ai décidé de marcher jusqu'aux urgences où l'on s'occuperait de moi. Et là, j'ai mieux appréhendé ce que signifiait l'expression « coup de feu ». Alors que je pénétrais dans l'enceinte de l'hôpital par la porte principale, toujours soutenant mon bras comme je le pouvais, je me suis heurté au vigile qui gère les entrées. En trois phrases rapidement et sèchement échangées, j'avais appris qu'il me fallait marcher encore au moins cent mètres pour rejoindre l'entrée qui me concernait. Sans discuter plus avant, je m'étais empressé de rallier la porte tant espérée. Seulement voilà... Nous étions en pleine canicule ! Les ambulances se succédaient devant la porte, créant une sorte de mini embouteillage interne, larguant sur le trottoir une civière de plus, qui venait s'ajouter aux autres civières déjà en attente. Sur chacune d'elles, de pauvres vieux à demi inconscients, attendaient simplement de venir ajouter leur nom à la liste interminable des victimes de ce drôle d'été. On faisait donc la queue sur le trottoir, le temps d'écouler cet afflux inhabituel de patients. Après quelques minutes, j'avais enfin pu pénétrer à l'intérieur des locaux où l'on m'avait fait comprendre gentiment que mon cas n'était pas prioritaire ! Ce que j'admettais facilement.

Je m'étais donc assis sagement dans un coin, attendant comme on me l'avait promis, que quelqu'un vienne s'inquiéter de mon sort. C'est là que j'ai fait la connaissance d'Amand. Et il faut bien avouer que cette rencontre allait passablement marquer le reste de ma vie. Ho, pas mon destin tout de même, ce serait exagéré ! Mais l'histoire qu'il m'a racontée, son histoire, allait bousculer la quiétude de mon esprit, à un point tel que j'en perdis l'appétit pendant un temps. C'est dans l'espoir de pouvoir enfin m'en libérer, que j'ai décidé à mon tour de la raconter. Pourquoi la dévoiler maintenant, plutôt qu'hier ou que demain ? Parce que cette semaine, j'ai appris de façon officielle qu'Amand était décédé. En me confiant son secret, il m'avait fait jurer de n'en rien révéler, tant qu'il serait de ce monde. Ce que j'ai fait. Désormais, je puis faire ce qu'il attendait de moi finalement : Libérer sa conscience à titre posthume. Drôle d'histoire, je vous dis !

J'étais installé dans mon coin depuis dix bonnes minutes, à patienter au sens

propre du mot, quand un type assez mal en point avait fait son entrée. Ça semblait être un SDF, car ses vêtements ne paraissaient pas de la première fraîcheur et il traînait derrière lui une espèce de panier à provisions, à moitié déchiré. Son visage était couvert de sang séché, preuve que l'hémorragie ne datait pas forcément du jour même. Le cuir chevelu était entamé et sa démarche claudicante trahissait une probable blessure à la jambe. Il avait toisé l'assemblée d'un air quasi professionnel, puis s'était dirigé vers moi sans rien demander à quiconque. Il s'était assis lourdement sur la chaise qui jouxtait la mienne en maugréant :

« Quand c'est le bordel comme aujourd'hui, pas la peine de demander quoi que ce soit, on est condamnés à attendre... »

Ne sachant pas si la phrase m'était destinée, je m'étais risqué à suggérer :

« Si votre cas est urgent, il faut le signaler. Ils vous passeront en priorité... »

— T'es gentil mon gars, mais mon cas comme tu dis, n'est pas urgent. Juste quelques gnons à rafistoler. Ils me connaissent, ils ont l'habitude. Non, le truc tu vois, c'est de pas les faire chier inutilement. Comme ça, quand il y a un lit en trop pour dormir ou un peu de bouffe de reste après le souper, c'est pour ta pomme. Si tu les gonfles en plein coup de bourre, deux heures après t'es dehors avec un bandage autour de la tête et basta. Si tu veux que ça se passe bien, faut être souple.

— Et qu'est-ce qui t'est arrivé ? Me suis-je informé, adoptant le tutoiement à mon tour.

— Oh, c'est des histoires de rue. J'habite dans la rue. Je ne suis pas clochard, attention ! Non. Je suis SDF, comme ils disent. Alors bon, vu qu'on est nombreux et que les bons coins sont pas légion dans cette putain de ville, de temps en temps on se frite un peu entre nous, pour des conneries.

— T'as pris un gnon sur la tête, on dirait ?

— Ouais, c'est rien. J'ai la tête dure. Non, ce qui me gêne, c'est la jambe. Elle me fait vachement mal et je peux plus me traîner. Faudrait qu'ils me gardent deux ou trois jours à l'abri des requins, histoire de me refaire. Et toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Moi c'est l'épaule... Ou le bras... Enfin, je ne sais pas exactement. La radio le dira. J'ai eu un accident de scooter.

— Dangereux, ces machins là ! Enfin, la vie est jalonnée de trucs dangereux. Il vaut mieux être fort en slalom. »

Nous n'avions à peine échangé que quelques phrases, que déjà le gars m'intriguait. Le vocabulaire qu'il employait parfois n'était pas en phase avec l'image qu'il cherchait à donner de lui. Il se prétendait SDF et l'était